

413.

358987

# JEAN RACINE AVEC SES ENFANS.

*Comédie anecdotique en un acte et en prose,  
mêlée de Vaudevilles.*

Par J. A. JACQUELIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre des Jeunes Artistes rue de  
Bondy, le 2 floréal an VII, correspondant  
au 21 avril 1699, jour de la mort de Racine.



A PARIS,

Chez FAGES, Éditeur de Pièces de Théâtre;  
au coin de la rue Xaintonge, N.º 24,  
Boulevard du Temple.

---

A N V I I.

*Fages & Co.*

**PERSONNAGES.****ARTISTES.**

JEAN RACINE, célèbre auteur tragique du siècle de Louis XIV.	<i>Lepeintre.</i>
LOUIS RACINE, fils de Jean Racine âgé de 15 ans.	<i>Grévin.</i>
Mlle. RACINE, sa fille âgée de 10 ans.	<i>Elyse.</i>
CATHERINE ROMANET, femme de J. RACINE.	<i>Boulogne.</i>
BOILEAU DESPRÉAUX, fameux poète saty- rique du siècle de Louis XIV.	<i>Montrose.</i>
BARON, célèbre acteur du même temps.	<i>Thénard.</i>
PRADON, mauvais poète tragique du même siècle.	<i>Notaire.</i>
Un Valet à livrée.	<i>Dumas.</i>
Un Domestique.	<i>Anguste.</i>

**COUPLÉ D'ANNONCE.**

**A I R :** *je ne suis plus dans l'âge heureux.*

Du théâtre français l'honneur  
Racine fit à Melpomène,  
Dire des vers pleins de douceur  
Il est le maître sur la scène ;  
Sans craindre l'injure des ans,  
Sur le théâtre, s'il domine,  
Par indulgence, à ses enfans,  
Daignez faire prendre Racine.

*Bis.*

---

*Le Théâtre représente une chambre dite de Molière. —  
A droite un secrétaire ; à gauche une petite table à écrire ;  
du papier, des plumes et de l'encre.*

---

# JEAN RACINE

## AVEC SES ENFANS.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Mde. RACINE, Mlle. RACINE, L. RACINE.  
(Mde. Racine et sa fille sont occupées à coudre. L. Racine, à la petite table, écrit et rature.)

L. RACINE

Mon Dieu que tu me parais triste ce soir, maman.

Mde. RACINE.

Autant que tu l'es toi même, mon fils.

L. RACINE.

Dis moi vite la cause de ta tristesse.

Mde. RACINE.

Lorsque tu m'auras dit ce qui cause la tienne.

L. RACINE.

Tu veux donc que je commence ?

Mde. RACINE.

Oui.

L. RACINE.

Allons, j'y consens, mais confidence pour confidence ; eh quoi ! tu n'as pas encore deviné ? à cet air profondément occupé, à ces yeux levés au Ciel par intervalle, tu n'as pas reconnu un poète ?

Mde. RACINE.

Qu'est-ce que c'est qu'un poète ?

L. RACINE.

C'est un homme qui fait des vers.

Mde. RACINE

Tu fais des vers, toi ?

D

J E A N R A C I N E.

L. R A C I N É.

Oui j'en fais ! je tiens de famille.

Mde. R A C I N E.

En effet tu n'es plus si étourdi qu'à l'ordinaire, je te trouve depuis quelques temps l'air réfléchi de ton père, et puis les papiers tout griffonnés que j'ai trouvés ces jours derniers dans le tiroir de la table auroient dû m'indiquer ton occupation.

I. R A C I N E. (*se levant de sa table*).

Gardes toi bien ma petit-Maman, de le dire à Papa, je veux lui ménager le plaisir de la surprise, c'est mon coup d'essai ; ma sœur, j'espère que tu seras discrète au moins ?

Mlle. R A C I N E.

Je te le promets.

Mde. R A C I N E.

Ne crains de moi aucune indiscretion.

L. R A C I N É.

Maintenant que je t'ai expliqué ce qui te faisait croire que j'avois du chagrin, tu vas sans doute nous dire ce qui cause le tien.

Mde. R A C I N É. (*se levant et les entraînant sur le bord de la scène*).

Oui mes enfans ma mélancolie ne vient que de celle où je vois votre père plongé depuis trois jours ; il se promène dans la chambre à pas précipités . . . Je l'entends répéter d'une voix concentrée : » Ma Phedre » traitée ainsi ! Pradon ! Pradon m'être préféré ! . . . » Non je ne travaille plus ! . . . » Je ne sais ce que cela veut dire et n'ose lui en demander l'explication.

L. R A C I N É.

Je puis te la donner, je la tiens de M. Boileau.

Phedre, tragédie en cinq actes de mon père, a été jouée avant-hier, et s'est malheureusement par ses ennemis qui ont engagé Pradon à traiter le même sujet ; la pièce de ce dernier a été représentée le même jour que celle de mon père, et a été portée aux nues par la même cabale ; voilà ce qui a causé la sombre douleur de mon père.

Mlle. R A C I N E.

Ah maman ! console-toi le dans son malheur ; tu sais combien tes caresses , celles de ses enfans ont de pouvoir pour adoucir ses maux.

Mde. R A C I N E.

Oui ma fille ; mais je crois justement l'entendre ; c'est lui-même.

## S C E N E I I e.

*Les précédens , R A C I N E ( entrant avec un air accablé. )*

R A C I N E.

Ma femme , mes enfans , venez que je vous presse contre mon cœur. Voilà le seul plaisir que je puisse goûter sans amertume !

Mde. R A C I N E.

Mon ami , tu soupes avec nous , n'est-ce pas ?

R A C I N E.

Oui ma Catherine.

Mlle. R A C I N E.

Bon ! Bon ! en attendant le souper , nous jouerons , veux-tu papa.

R A C I N E.

Allons je le veux bien ; mais à quel jouerons nous ?

Mlle. R A C I N E.

A la procession , comme l'autre jour , ou bien aux cartes . . . à la bataille !

In R A C I N E ( en riant. )

Quel jeu , ma sœur propose tu à papa ? un homme de lettres jouer à la bataille !

AIR : dans cette maison à quinze ans.

Qu'un soldat se montre vaillant  
Le feu de la gloire l'anime ,  
Mais un auteur c'est différent  
Il la poursuit avec la rime ;

J E A N R A C I N E ,

Sans frémir, je ne puis penser  
Que dans le combat qui s'apprête,  
Un grain de poudre peut briser  
Un peu de plomb peut fracasser  
La plus forte et savante tête. . . .

Bis.

R A C I N E .

Cette bataille là est plus dangereuse que celle que me propose ma fille; mais toi ma femme songe à nous apprêter quelque chose car notre ami Boileau doit venir souper avec nous.

Mde. R A C I N E .

Tant mieux; il saura peut être t'égayer, tu en as grand besoin; depuis trois jours tu cherches en vain à me cacher la douleur qui te consume... ah! mon ami, que deviendrais-je, que deviendraient ces enfans si la douleur qui te mine te conduisait au tombeau?

R A C I N E ( à demi voix à sa femme. )

A I R : femmes , voulez vous éprouver.

Ah! dérobe leur désormais  
Cette foiblesse dangereuse ,

[ Haut — à ses enfans. ]

Enfans, Dieu ne laissa jamais  
Sa créature malheureuse;  
Sa douce sensibilité  
Aux oiseaux donne la pâture,  
Il pense à nous et sa bonté  
S'étend sur toute la nature.

Bis.

Mde. R A C I N E .

Cela ne m'arrivera plus, mon ami. Je te quitte et vais chercher quelque chose pour le souper.

Mlle. R A C I N E .

Et moi je vais de l'autre côté préparer tout ce qu'il faut.

R A C I N E .

C'est bien ma fille. ( Mlle. Racine sort à gauche et Mde. Racine, à droite. )

## SCÈNE III.

RACINE, L. RACINE.

RACINE (*après avoir considéré son fils quelques instans.*)

Comment donc, mon fils, tu ne me parais pas aussi gai qu'à l'ordinaire; je parierais que tu fais des vers?.. [*L. Racine a l'air de ne pas dire non.*] Tiens, mon ami, veux tu m'en croire, ne te livres jamais aux travaux poétiques; voici l'âge où tu vas entrer dans le monde, et vraiment, un poète de profession n'y fait point une belle figure.

AIR : *réveillez vous belle endormie.*

Celui qui court après la rime,  
De la fortune est maltraité,  
Et combien d'auteurs qu'on estime  
Se trouvent dans la pauvreté.

L. RACINE.

Mais il me semble, papa, que tu tiens de la poésie l'aisance et la considération dont tu jouis.

RACINE.

Le peu de fortune que je possède, oui; ma considération, pas tout à fait. Ne crois pas mon fils que ce soient mes vers qui m'attirent les faveurs et les caresses de la Cour; Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens et cependant personne ne le regarde, on ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs, au lieu que sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages, je me contente de leur tenir des propos amusans, de les entretenir de choses qui leur plaisent... Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit mais de leur apprendre qu'ils en ont.

L. RACINE.

Je n'oublierai jamais l'instruction que tu m'as de me donner; mais quelqu'un vient.

## S C E N E I V e .

*Les précédens , G E R M A I N .*

G E R M A I N .

C'est à M. Racine que j'ai l'honneur de parler ?

R A C I N E .

Oui , Monsieur , que me voulez vous ?

G E R M A I N .

M. Mendor mon maître , m'a chargé , Monsieur , de vous remettre avec cette lettre , la bourse que voici.

R A C I N E .

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Mendor.

G E R M A I N .

C'est un des plus riches financiers du Marais.

R A C I N E .

Ce que vous me dites ne me le fait pas connaître d'avantage , mais donnez , sa lettre m'apprendra sans doute ce qu'il me veut. ( *Il décachette la lettre et lit haut.* )

« Monsieur , je n'avais jamais été à la Comédie mais » vendredi dernier je m'y laissai entraîner par une » compagnie qui pour me déterminer me dit que le » spectacle était de Racine.

[ *S'interrompant et à son fils.* ]

Te rappelles tu ce que l'on donnait ?

L. R A C I N E .

Oui mon père ; le spectacle était bien de vous , on donnait Andromaque et les Plaideurs.

R A C I N E ( *continuant sa lecture.* )« Une personne de cette société m'apprit en me don-  
nant votre adresse que c'était vous qui étiez ce Racine ;  
je suis , Monsieur très-content de votre pièce , c'est  
une fort jolie pièce ; je suis seulement étonné qu'elle  
finisse si gaiement ; j'avais d'abord eu quelque envie  
de pleurer mais la vue des petits chiens m'a fait rire ,  
en définitif , comme je m'amuse rarement et que je  
me suis infiniment réjoui à votre pièce , je vous prie  
de recevoir en signe de reconnaissance une bourse  
de



» de cent louis que Germain, mon valet, vous re-  
 » mettra. Croyez moi, Monsieur, un de vos plus  
 » éclairés admirateurs. »

(*Avec humeur,*)

Le butor ! (*haut,*) Germain remettez cette bourse  
 à votre Maître avec le billet que je vais vous donner.

(*A part : Il chante en écrivant.*)

A I R : *réveillez vous belle endormie.*

Tu mérites que je me venge,  
 Épais Mondor, en peu de mots,  
 Jamais je n'aimai la louange  
 Et des financiers et des sots.

Que fais-je ? Je me laisse aller à la vengeance et  
 devant mon fils ! Non, ce billet ne partira pas, (*Il*  
*le chiffonne et le met dans sa poche.*) -- (*haut au*  
*valet,*) -- Germain, remettez la bourse à votre  
 maître et dites lui, que de sa part, je ne l'ai pas  
 méritée.

G E R M A I N (*recevant la bourse.*)

Monsieur, je vous obéirai. (*à part en s'en allant,*)  
 peut-on être insensible à une bourse de cent louis.

S C E N E V<sup>e</sup>.

R A C I N E, L. R A C I N E.

L. R A C I N E.

Il faut avouer que cet homme est venu nous in-  
 terrompre bien mal à propos : veux-tu, papa, que  
 nous reprenions notre conversation ?

R A C I N E.

Je le veux bien. . . . Mais quelqu'un vient encore...  
 Eh ! C'est notre ami Boileau ! (*à demi-voix.*)

A I R : *Nous sommes Précepteurs d'Amours.*

Comme son front est rembruni,  
 De mauvaise humeur quels symptômes !  
 Il va sans doute à l'infini  
 Nous déclamer contre les hommes.

## S C E N E V I .

*Les précédens*, BOILEAU.

BOILEAU (à Racine.)

Bon jour mon cher ami, (à L. Racine,) bon jour mon jeune ami.

RACINE.

Mon cher ami Boileau tu me parais chagrin  
Aurais-tu rencontré Lasserre ou Chapelain?

BOILEAU.

Point du tout; tu sais que j'ai obtenu une gratification de mille écus pour mes deux dernières Epitres?

RACINE.

Je le sais; eh bien?

BOILEAU.

Il y a une heure.

AIR: *Résiste moi belle Aspasie.*

Je vais à la trésorerie  
Avec mon ordre de paiement,  
Je le donne au payeur, le prie  
De me délivrer mon argent.

Bis.  
Bis.

AIR: *Décacheter sur ma porte.*

Il lit sur mon ordonnance:  
Mille écus de récompense  
Pour ouvrages fort beaux  
Au présent porteur Boileau-Despréaux  
Qui donnera sa quittance. . . . .

ter.

Alors il s'apprête à me payer.

RACINE.

Jusqu'ici je ne vois pas de quoi se fâcher.

BOILEAU.

En me comptant mon argent, le Commis me demande d'un ton doux: de quelle espèce, Monsieur, sont vos ouvrages? de maçonnerie, lui dis-je, payez, je suis Architecte.

C O M É D I E.

II

R A C I N E.

Si tu mets au nombre des choses fâcheuses de n'être pas connu de tout le monde, je mets au rang des choses beaucoup plus chagrinentes les louanges des sots. et pour te consoler, je te raconterai ce qui m'est arrivé il n'y a qu'un moment; mais depuis que je ne t'ai vu, tu a couru la ville, tu as appris quelque chose de nouveau?

B O I L E A U.

D'abord, mon ami, tous les gens de goût et de mérite sont outrés de ce qui t'est arrivé; mais tous prétendent et je suis de leur avis, que tu seras bien vengé à la seconde représentation, de l'injure que l'on t'a faite à la première. Mais j'y songe, c'est aujourd'hui cette seconde représentation, il est sept heures, en ce moment même on joue ta pièce.

R A C I N E (avec un frémissement.)

Mon ami ne parlons pas de cela. -- Je voulais te demander si tu avais appris quelque chose de nouveau au sujet de nos confrères.

B O I L E A U.

Où, mon ami, et je vais t'en instruire.

R A C I N E.

Mon fils, laisse nous seuls, je t'appellerai dans quelques minutes.

L. R A C I N E.

Oui, mon cher papa. (Il sort.)

---

S C È N E V<sup>e</sup>.

B O I L E A U, R A C I N E.

R A C I N E à Boileau.

Il pourroit entendre des choses au-dessus de la conception de son âge.

B O I L E A U.

Je sors de chez Saint-Pavin.

R A C I N E.

Eh bien! comment se porte-t'il?

B 2

BOILEAU.

Très-mal. Il est au lit dangereusement malade des suites d'une partie de plaisir ; mais tu vas voir si la gaieté l'abandonne, il vient d'adresser à ses amis et je vais te remettre de sa part le billet dans lequel il publie la cause de sa maladie.

RACINE.

Donnes. (*Il chante en lisant.*)A I R : *Mon Père étoit pot.*

Sachant que je mourrois d'amour

Pour la jeune Sylvie,

On me répétoit chaque jour :

" Vous risquez votre vie,

" Dans le cours d'un mois

" Si plus d'une fois,

" Elle n'est ajournée. "

J'ai mal ménagé

Hier j'ai mangé

Tous les mois de l'année.

L'aimable libertin ! il mourra comme il a vécu.

BOILEAU.

Ces lettres que ton portier m'a chargé de te remettre, t'en diront peut-être d'avantage que tout ce que j'ai appris.

RACINE (*Recevant les lettres et prêt à en décahier une.*)

Permetts tu mon ami ?

BOILEAU.

Ne vas-tu pas faire des cérémonies avec moi ?

RACINE (*lisant.*)

« Pour remettre à M. Boileau. » En voici une, mon ami, qui t'est destinée.

BOILEAU.

C'est que tout le monde sait, mon cher Racine, l'étroite amitié qui nous lie.

RACINE (*affectueusement.*)

Elle est telle, mon ami, que je m'estimerais heureux de mourir ayant toi.

BOILEAU.

T'est toi donc, mon ami, l'accident qui t'est arrivé,  
te donne des idées d'un noir! (*à part*) silence! ne  
r'ouvrons pas sa blessure!

RACINE.

Qu'apperçois - je? des vers satyriques que l'on  
m'envoie!

BOILEAU.

Voyons donc, mon ami.

RACINE.

Les bourreaux ne sont pas contents de m'avoir  
sifflé, ils m'adressent encore des diatribes! écoute:

(*il lit lentement et avec douleur*)

- » Dans un fauteuil doré, Phédre tremblante et blême,
- » Dit des vers où d'abord personne n'entend rien,
- » Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
- » Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

(*déchirant le papier*)

Je n'irai pas plus loin.

BOILEAU.

Tu es trop bon, mon ami, de t'affecter pour des  
vers détestables, dirigés contre la plus belle tragédie;  
oh! je t'assure que si l'on m'envoyait pareille chose,  
je n'y serais pas du tout sensible. — Mais voyons ce  
que l'on m'adresse dans cette lettre. (*Il décroche la  
lettre et lit*) A M. Boileau, sur ses derniers ouvrages.  
Triplet, air des Triolets.

Ces vers s'annoncent sous une forme plus gracieuse  
que les tiens.

(*Il chante lentement en lisant*)

AIR: *Eh quoi déjà je vois le jour.*

Ce Boileau qui fut autrefois,  
Le chasse-coquin du Parnasse,  
N'est plus sur l'hélicon Français,  
Ce Boileau qui fut autrefois,  
Phœbus le voyant aux abois,  
Dit aux Muses: vite qu'on chasse;  
Ce Boileau qui fut autrefois,  
Le chasse-coquin du Parnasse.

[ *avec colère* ]A I R : *Du vaudeville du Printemps.*

Dans peu je veux fermer la bouche,  
 A tous ces messieurs les railleurs,  
 Leur faire voir si je me couche,  
 Ou si mon esprit est ailleurs ;  
 Je veux d'une satire amère,  
 Leur faire sentir l'aiguillon,  
 Ils apprendront que la colère,  
 Suffit et vaut un Apollon.

RACINE, (*en riant.*)A I R : *Ainst jadis un grand prophète.*

Si tu faisais une satire  
 Pour un mot lancé contre toi,  
 Mon ami, j'ose te le dire,  
 Je t'en ferais plus d'un envoi,  
 Je croirais rendre un grand service,  
 A tes amis, aux beaux esprits,  
 Boileau, ta colère propice,  
 Leur donneroit de bons écrits.

Allons, mon cher ami, consolons-nous ensemble,  
 et pour mieux dissiper les nuages de notre tristesse,  
 appelons mes enfans ; mais quelqu'un vient.

## S C E N E V I I I e.

*Les précédens*, P R A D O N.

R A C I N E.

C'est Pradon ! viendrait-il jusques chez moi pour  
 m'insulter ?

B O I L E A U. (*avec mépris.*)

Quel sujet procure à Racine, et à Boileau, la visite  
 de Pradon ?

P R A D O N.

Une nouvelle bien triste que l'académie Française  
 m'a chargé de leur apprendre, et qui va les affliger  
 tous les deux.

R A C I N E.

Que serait-ce donc ?

P R A D O N.

A I R : *Comment goûter quelque repos,*

En ce jour Melpomène en deuil ,  
Montre une douleur sans pareille ,  
En voyant son amant Corneille ,  
De ses bras descendre au cercueil.

B O I L E A U.

C'est à tort qu'elle se chagrine  
Un autre a su plaire à son cœur ;  
Il lui reste dans son malheur ,  
Il lui reste encore Racine. . . .

Bis.

R A C I N E.

Ah Boileau l'amitié t'aveugle ! ne pensons qu'au  
grand homme que nous venons de perdre.

P R A D O N.

Je dois dire à M. Racine que l'académie française ,  
dans sa séance de ce matin , l'a nommé son directeur à  
la place de l'abbé de Lavaur.

B O I L E A U (à Racine.)

C'est donc toi , mon ami , qui en cette qualité , va  
rendre les devoirs funèbres à l'ainé des Corneilles , à  
l'auteur immortel du Cid et des Horaces.

R A C I N E (à Pradon.)

Mais à quelle heure est-il mort ?

P R A D O N.

A quatre heures du matin.

R A C I N E.

L'abbé de Lavaur était directeur de l'académie avant  
qu'on y sût que Corneille fut mort, par conséquent il  
a droit de présider à la pompe funéraire.

B O I L E A U.

Si cependant quelqu'un pouvoit enterrer Corneille ,  
ce devrait être Racine.

P R A D O N.

Ce ne sera pas lui , d'après ce qu'il vient de dire lui-  
même.

B O I L E A U.

Seroit-ce Pradon ?

J E A N R A C I N E .

P R A D O N (*orgueilleusement*)

Eh mais ! avant-hier j'ai prouvé . . .

B O I L E A U (*frédonnant.*)

Ça ne durera pas toujours . . . . . (*ter.*)

P R A D O N .

J'espère bien ne pas m'en tenir à ce succès ; on répète en ce moment ma tragédie de Germanicus , et nous verrons .

R A C I N E (*à Pradon.*)

Vous avez fait , dites-vous , une tragédie de Germanicus ?

P R A D O N (*avec hauteur.*)

Oui monsieur , j'ai fait la tragédie de Germanicus .

R A C I N E (*avec ironie.*)

A I R : *La foi que m'avez promise.*

Que ton destin est déplorable ;  
O mon pauvre Germanicus !  
En tout tems quel sort misérable ,  
Deviens le prix de tes vertus !  
Jadis tourmenté par Tibère ,  
Puis empoisonné par Pison ,  
Il ne te restoit pour misère ,  
Que d'être chanté par Pradon .

B O I L E A U .

Bravo Racine ! je n'aurais pas mieux dit , tu es aussi méchant que moi .

---

S C E N E I X<sup>e</sup> .

*Les précédents. L. R A C I N E . (accourant une souricière à la main , et de l'autre un livre à moitié rongé.)*

L. R A C I N E .

Tiens , regarde donc , papa , la jolie petite souris .

R A C I N E .

Et où l'as-tu prise , dans le garde-manger , sans doute ?

L. R A C I N E .



C O M É D I E.

17

L. R A C I N E.

Non pas c'est dans la bibliothèque.

R A C I N E.

Dans la bibliothèque !

A I R : *Du petit matelot.*

Elle dévorait je parie ,  
Les ouvrages d'un bon auteur ,  
De Melpomène et de Thalie ,  
Elle aura rongé le meilleur . . . . Bis.  
Était-ce Jodelle ou Corneille ,  
Rotrou , Molière , ou bien Poisson ?

BOILEAU , (*prenant le livre des mains de L. Racine, et lisant le titre*).

Loin d'une ignorance pareille ,  
Elle a dévoré tout Pradon . . . . Bis.

La fine mouche !

L. R A C I N E.

Mais regarde donc papa , comme elle a l'air rusée !

A I R : *Il faut quitter ce que j'adore.*

A cette Souris , je vous prie ,  
Dût-elle ronger d'autre écrit ,  
En ce jour , accordez la vie ,  
Car vraiment elle a trop d'esprit.

BOILEAU , (*prenant la souricière*).

Tu as raison , mais hélas !

Elle n'a qu'un instant à vivre ,  
Regardez ses derniers ébats ,  
De Pradon , en rongeant le livre ,  
Elle a pris de la mort aux Rats . . . . Bis.

L. R A C I N E

Ah mon Dieu , quel poison subtil ! la voilà morte ,  
je vais la jeter.

(*Il sort, on entend du bruit*).

---

S C E N E I X<sup>e</sup>.

*Les précédens.*

R A C I N E.

Qui peut entrer chez moi si brusquement ?

C

SCENE XI<sup>e</sup>.

*Les précédens, BARON, avec le costume d'Hyppolite dans Phèdre.*

BARON.

Excusez mon cher Racine, mais vous le voyez je ne me suis pas donné le tems de quitter mon costume, et j'ai pris une voiture pour venir vous annoncer plus vite, l'heureuse nouvelle qui va vous mettre au comble de la joie!... Votre Phèdre vient d'être portée aux nues, et le public vous demande à grands cris pour vous couronner.

PRADON, (à part)

Qu'entends-je?

BOILEAU.

Je m'y connois mon ami, je savois bien que le public reviendrait de son jugement.

RACINE.

Je l'avoue, ce succès me flatte, mais je me garderai bien de me rendre aux vœux d'un peuple inconstant. — Que ne vous dois-je pas, mon cher Baron, vous vous êtes sans doute surpassé?

BARON.

Mon amitié pour vous m'en faisoit un devoir, et puis le génie répandu dans mon rôle, étoit passé tout entier dans mon âme, je croyois être Hyppolite!

RACINE.

A quel endroit le public a-t-il paru plus content?

BARON.

C'est à ma déclaration à Aricie. — Tenez je vais vous la dire comme je l'ai conçue.

RACINE.

Voyons.

BARON, (après s'être préparé).

Vous voyez devant vous un Prince déplorable  
D'un téméraire orgueil exemple mémorable,  
Moi qui contre l'amour fierement révolté  
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté;  
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages

Penseit toujours du bord contempler les orages ;  
 Asservi maintenant sous la commune loi  
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !  
 Un moment a vaincu mon audace imprudente  
 Cette ame si superbe est enfin dépendante ;  
 Depuis près de six mois , honteux , désespéré ,  
 Portant partout le trait dont je suis déchiré ,  
 Contre vous , contre moi vainement je m'éprouve ,  
 Présente , je vous fuis , absente je vous trouve ;  
 Dans le fonds des forêts votre image me suit ;  
 La lumière du jour , les ombres de la nuit ,  
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ,  
 Tout vous livre à l'envi le rébelle Hyppolite .  
 Moi même , pour tout fruit de mes soins superflus  
 Maintenant je me cherche et ne me retrouve plus :  
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune  
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;  
 Mes seuls gémissemens font retentir les bois  
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix .

R A C I N E . ( *embrassant Baron* ) .

Ah mon cher Baron ! vous venez de me faire apper-  
 cevoir dans mon ouvrage des beautés que je n'y avois  
 pas vues !

B A R O N .

Lorsque j'eus finis cette tirade , le public étoit dans  
 une telle ivresse qu'il me jeta une couronne , mais  
 [ *tirant une couronne de lauriers de dessous son vête-  
 ment et la posant sur la tête de Racine .* ] Voilà où elle  
 doit être . [ *Racine l'ôte* ] .

B O I L E A U .

Et où elle restera toujours .

A I R : *Fidelle époux , franc militaire*

C'est envain que chaque auteur veille  
 Pour chercher à le surpasser ;  
 S'il n'a pas surpassé Corneille  
 Racine a su le balancer ,  
 Car si Corneille à Melpomène  
 Donne un langage de grandeur ,  
 Racine lui donne à la scène  
 Celui qui sait toucher le cœur . . . . .

Bis

P R A D O N . [ *à part* . ]

Je crois que je ferai bien de m'en aller .

[ *Il sort avec dépit* . ]

SCENE XI I<sup>e</sup>.*Les précédens.*

BOILEAU.

Cette scène n'a pas amusé Pradon, il est parti sans nous dire adieu.

RACINE.

Quant à vous, mon cher Baron, j'espère que vous nous ferez le plaisir de souper avec nous ?

BARON.

Cette invitation m'est trop honorable pour que je ne l'accepte pas avec plaisir; permettez moi seulement d'aller quitter mon costume et je reviens aussitôt.

RACINE.

Nous vous attendons. [*Baron sort.*]

SCENE XII I<sup>e</sup>.*Les précédens.*

RACINE.

La nouvelle que vient de m'apprendre Baron, m'a rafraîchi le sang. — Mais j'aperçois ma femme.

SCENE XI V<sup>e</sup>.*Les précédens, Mde. RACINE, [ un panier au bras. ]*Mde. RACINE, [*à son mari.*]

Ah mon Dieu, mon ami! est-ce que l'on veut t'arrêter ?

RACINE.

Pourquoi cette question ?

Mde. RACINE.

Cet homme que je viens de rencontrer . . . .

R A C I N E.

C'est le fameux acteur Baron qui vient de m'annoncer que ma tragédie de Phèdre a eu le plus grand succès.

Mde. R A C I N E.

J'en suis bien contente pour toi, et cela me rassure car à son habillement j'avois pris ce Monsieur pour un officier aux gardes-

R A C I N E.

Il a plutôt l'air d'un prince. [ *en riant* ] Mais on voit bien que tu n'as jamais été au spectacle.

Mde. R A C I N E.

Mon ami voila des provisions pour le souper. - Il sera bientôt prêt. J'ai voulu te régaler, et j'ai fait l'emplette d'un superbe brochet.

R A C I N E.

Je t'en remercie bien, [ *à Boileau* ] un brochet ! mon ami, cela n'est pas mauvais au moins ! .. Il sera délicieux, nous le mangerons en famille ; mais quelqu'un vient.

## S C E N E X V.

*Les précédens, un page à livrée.*

B O I L E A U.

Racine, c'est un page.

R A C I N E.

Que peut-il me vouloir ?

L E P A G E, [ *à Racine.* ]

Vous êtes attendu en ce moment à l'hôtel Rambouillet.

R A C I N E.

Je suis bien fâché de ne pouvoir m'y rendre, mais j'ai promis à ma femme, à mes enfans, à deux de mes amis de souper avec eux, et . . .

L E P A G E.

Je dois vous observer que M. le Prince, comptant sur vous, a invité une nombreuse société.

, J E A N R A C I N E ,

R A C I N E .

Regardez ce brochet, je ne puis m'empêcher de le manger avec ma femme et mes enfans, ils l'ont acheté pour moi, et sans moi ils ne le trouveroient pas bon.

L E P A G E .

Songez que M. le Prince peut se fâcher . . .

R A C I N E .

AIR : *Du vaudeville des petits Montagnards.*

Allez lui dire que Racine  
Vient souper avec ses enfans ;  
Il est père et je l'imagine,  
Il ne m'en voudra pas long-tems. . . . Bis

L E P A G E .

Je ne crois pas qu'il se contente  
Pour excuse d'un tel sujet.

R A C I N E

Si l'excuse est insuffisante  
Faites l'éloge du Brochet. . . . Bis

L E P A G E .

Je vais lui porter votre réponse. ( *Il sort,* )

## SCENE. XVI<sup>e</sup> ET DERNIERE.

*Les précédents. L. R A C I N E et sa sœur.*

Mlle. R A C I N E .

Mon frère voilà maman de retour.

B O I L E A U ( *à Racine.* )

Tu as eu tort mon ami de te refuser à cette invitation : Il ne faut rien négliger quand on veut se maintenir en faveur auprès des grands.

R A C I N E [ *à Boileau montrant ses enfans.* ]

AIR : *Du vaudeville de la piété filiale.*

Voilà maintenant Despréaux  
Ma seule ambition chérie ;  
Les jeux, l'amour ont commencé ma vie  
Je me rappelle encore ces tems si beaux.  
Au théâtre où Corneille brille . . .  
A la cour je me fis un nom,  
Je veux passer ma dernière saison  
A vivre heureux dans ma famille. . . . Bis

L. RACINE, [tirant de sa poche un papier avec timidité, et le présentant à Racine.]

Je n'ai pas oublié que c'est demain ta fête.

AIR : *La comédie est un miroir*

Le tendre amant porte une fleur  
 Au jour de fête à son amante,  
 Mon bouquet sera plus flatteur,  
 Car en vers je te le présente ;  
 Je n'ai pu mettre en mon écrit  
 Tout le feu divin qui t'allume,  
 Mais pour toi j'aurai de l'esprit.  
 Dans mon cœur j'ai trempé ma plume. Bis.

RACINE.

C'est bien, mon fils. [Après avoir donné le papier à Boileau]

Et toi ma fille que vas tu me donner pour ma fête?

Mlle. RACINE.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant.*

Père chéri, pour célébrer ta fête  
 Je voudrais bien te donner un bouquet,  
 Quelle est, dis moi, la fleur la plus parfaite  
 Est-ce la rose, ou le lys ou l'œillet. . . . Bis.  
 J'éprouve, hélas ! un embarras extrême,  
 Déjà tu ris de me voir hésiter. . .  
 Eh bien ! pour fleur, je cours m'offrir moi-même  
 Contre ton cœur tu pourras la porter. . . Bis.

Mde. RACINE, [allant embrasser son mari.]  
 Voilà aussi mon bouquet.

RACINE (à son fils.)

Allons mon ami, lis nous toi même ton compliment et mets y tout le feu d'un jeune auteur qui débute.

BOILEAU (remettant le papier à L. Racine.)

Je renonce pour cette fois, à mon emploi de prévôt du Parnasse.

L. RACINE [lisant doucement et avec timidité.]

J'étois allé former sur l'Héliçon  
 Des couronnes de fleurs pour célébrer ta fête. . .  
 Soudain je rencontre Apollon.  
 « Jeune enfant, me dit-il, des fleurs de la saison,

» de ton père aujourd'hui , pourquoi charger la tête ?  
 » Il suffit des lauriers qui couronnent son front. »

R A C I N E ( avec transport. )

Viens m'embrasser , mon cher fils ( à Roileau ) ah !  
 mon ami ! que de bonheur à la fois ! fais comme moi ,  
 sois père et tu connaîtras la parfaite félicité.

[ Boileau fait de la tête un signe négatif. ]

A I R : Jeunes amans cueillez des fleurs.

R A C I N E .

J'obtins quelquefois des succès ,  
 Dans la carrière du théâtre  
 Mes enfans , c'est vous désormais ;  
 C'est vous que mon cœur idolâtre ;  
 Je ne puis en disconvenir ,  
 A ce cœur la gloire est bien chère ,  
 Mais je trouve un plus grand plaisir ,  
 Dans le doux charme d'être père . . . Bis.

L. R A C I N E ( tenant sa sœur par la main. )

De ta fille et de ton garçon ,  
 Reçois ces tendres embrassades ,  
 Comme Saint-Louis , mon patron ,  
 Nous allons faire des croisades ; . . .  
 Papa , cesse de t'alarmer ,  
 Sans courir en terre étrangère ,  
 Tes enfans n'en veulent former ,  
 Que pour le bonheur de leur père . . .

B O I L L E A U .

A pareil jour , voilà cent ans ,  
 Que Racine a cessé de vivre ,  
 Mais ses chefs-d'œuvres étonnans ,  
 A lui-même le font survivre ;  
 Pour ses talens et ses vertus ,  
 Après un siècle on le révere . . .  
 De Phedre et de Britannicus  
 On citera toujours le père . . . Bis.

Mde. R A C I N E , [ au public. ]

Il fallait de plus grands talens  
 Que ceux d'une naissante veine ,  
 Pour oser avec ses enfans  
 Mettre Racine sur la scène ;  
 Si Racine depuis cent ans  
 A toujours le secret de plaire ,  
 Vous épargnez ses enfans  
 En faveur du nom de leur père . . . Bis.

F I N .

